

**Michel Collot. *André du Bouchet. Une écriture en marche*, L'Atelier contemporain, 2021.**

L'histoire de l'intensité de la fascination qu'exerce sur Michel Collot l'œuvre d'André du Bouchet est longue et remonte à la jeunesse de celui qui va, dans les années qui viendront, devenir non seulement une des grandes voix critiques de la poésie française contemporaine, mais aussi le directeur de colloques et d'ouvrages collectifs consacrés à André du Bouchet et celui à qui nous devons et les *Carnets* choisis et postfacés et de nombreux essais et articles sur le riche éventail des écrits d'un très grand poète trop souvent jugé difficile.

*André du Bouchet. Une écriture en marche* se conçoit et s'offre comme un geste remplissant deux devoirs : celui de rassembler, repenser et retravailler dans le sens d'un 'vrai livre' beaucoup des textes que Michel Collot avait publiés au cours des années; et celui qui consiste à examiner, montrer, avec la plus grande clarté possible, sans rien réduire de sa subtilité et de sa fertilité, le riche et essentiel entretissement des éléments d'une poétique à la fois mouvante et constante qui sous-tend et orchestre une pratique à bien d'égards inclassable et originale. Celle d'une poésie dite 'en marche', à la recherche d'un réel paradoxalement échappant au langage et à l'image, insituable, aveuglant, quoique là, pressenti, viscéralement senti et ontologiquement central, exigeant une poursuite simultanément rupture et relancement, indétermination et impulsion, indéfiniment.

Michel Collot privilégie le rôle que vont jouer les carnets dans la vie de Du Bouchet; l'impact de l'expérience de la traduction (de Mandelstam, Hölderlin, Shakespeare, Joyce, Celan); l'importance de sa lecture de Reverdy; sa conception de la peinture, du 'paysage' et de la 'langue-peinture'; la place que va prendre dans son œuvre la méditation du travail de Giacometti; sa poétique de l'horizon et du 'fond', tout comme la notion de ce que Collot appelle 'la relation compacte'; le livre se terminant par trois études approfondies consacrées à *Dans la chaleur vacante* (1961), *Laisses* (1975) et *Rapides* (1980).

Partout la haute pertinence des carnets nous frappe : le besoin de noter ce qui surgit, l'immédiateté de l'expérience des phénomènes de la terre et du corps qui les enregistre au cœur de ce 'grand objet où je sors'; le sentiment d'une appartenance à la

terre que réaffirme chaque pas de ce grand marcheur de Truinas; les transcriptions du fruit de ces randonnées, fragmentaires, flottantes, brèves, qui vont fournir le matériau essentiel de beaucoup des poèmes et qui entraînent un important déplacement dont Collot excelle à révéler les intrications. Passer du carnet au poème semblerait exiger que celui-ci garde la fraîcheur de la note, son étonnement, la force de présence des choses qui sont, et pourtant leur étrangeté, ce quelque chose d'insaisissable qu'elles véhiculent et qui explique pourquoi Du Bouchet dit qu'il 'écri[t] comme on marche – à l'aveuglette', même si le poème, Collot le démontre avec finesse, impose choix, construction, sacrifice, ce qui met en valeur 'le travail de la différence propre à l'écriture'. Ce travail, Du Bouchet le comprend très bien, constitue un travail de 'traduction' qui consiste à aller d'un innommé ou d'une nomination convenue à un emploi particulier, autrement contextualisé, et l'acte de traduire d'une langue à l'autre, du russe, de l'anglais, de l'allemand au français, permet à Du Bouchet de mieux savourer, vivre, l'étrangeté des mots et, simultanément, dans leurs rapports au monde, celle du monde lui-même que le poète qu'est Du Bouchet ne cesse, à bien des égards prioritairement, de traquer et méditer dans son ouverture, son aération, ses brèches, cette mouvance que murmurent les langues.

Et c'est ici, dans de telles optiques, qu'intervient, crucialement, une méditation sur l'œuvre de Reverdy, sur la peinture et, surtout, l'œuvre de Giacometti. Chez Reverdy, ce qui retient l'attention du poète, c'est la tension entre l'idée de justesse poétique, loin du phantasmagorique surréalisant, et, pourtant, le sentiment de l'intransitivité du poétique; la distinction entre émotion brute et émotion esthétique; le désir qui mène à un aboutissement qui s'avère simultanément accomplissement et manque, l'horizon à jamais se rouvrant, le désir impossible à combler; chez Giacometti, Collot souligne le sentiment de l'altérité du réel; la question du visage de ce qui est restant fatalement invisible, à jamais obsédant, mais fuyant le désir, provoquant une méditation du vide, du 'fond' transparaissant à travers la figure défigurée, de ce 'qui n'est pas tourné vers nous', de la mort même. Les pages que Michel Collot nous offre sur la conception dubouchettienne de la peinture sont particulièrement riches : la peinture devient pour Du Bouchet un geste et une matière-émotion qui échappe à toute mimésis; toute figure se profile sur un fond insaisissable et infigurable; sa mutité est le site d'un dénuement, d'une indétermination qui, pourtant, provoque et mobilise, tout comme les blancs et ellipses de la page poétique. Le poème de Du Bouchet incarnerait ainsi cette 'langue

peinture’, ceci sans aucune intention abstrayante ou autonomisante, et, au contraire, à la recherche d’un réel absolu, le poème et sa poétique affirmant sans cesse une ‘présence’ au, et du, monde plongé dans son fond fuyant, ‘abyssal’ qui l’ouvre sur son invisible et son infini. Le poème dubouchettien devient ainsi un lieu d’immersion dans la matière inséparable du mot et du monde, épousant les multiples déchirures, césures et aérations de leur enchevêtrement matériel.

Le livre conclut par une triple étude textuelle des trois recueils déjà cités. Ce qui frappe ici, c’est la finesse de la démonstration de la genèse de ces livres, de leur rapport infaillible, quoique modalement variable, aux carnets; la logique, si je peux dire, de la danse non représentationnelle, homologisante plutôt, des ‘illustrations’ incorporées au poème (ici de Tal Coat, dans *Laisses*); la dextérité de l’analyse syntaxique, énonciative, métaphorique, rythmique, phonétique, et, partout, la délicate ambition de souligner l’inséparation de *thesis* et *arsis* chez Du Bouchet. On ne s’étonne nullement de ces vertus, la postface, *Sur les pas d’André du Bouchet*, rendant explicites, pour ceux et celles qui ne le connaît pas, la fidélité exemplaire et le sentiment d’une profonde affinité qui n’ont cessé de caractériser le travail scrupuleux de Michel Collot.

Un livre d’une grande élégance critique qui caresse et repense avec sensibilité et rigueur une des très grandes fascinations d’une vie entière.

**Michaël Bishop**